

Savons-nous vraiment parler ?



SYLVAIN  
DETEY

SAVONS-  
NOUS  
VRAI-  
MENT  
PARLER ?

Du contrat linguistique comme contrat social

**ARMAND COLIN**

© Armand Colin, 2023  
Armand Colin est une marque de  
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff  
ISBN 978-2-200-63634-0

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Sommaire

Au lecteur	7
Introduction. Parler, une évidence ?	11
1. La communication : un handicap pour tous ?	25
2. Être reconnu dans le monde : parler bien, parler fort ou parler peu ?	55
3. La norme : devons-nous tous parler de la même manière ?	87
4. La variation : pouvons-nous échapper à notre manière de parler ?	113
5. Du monolingue au polyglotte : apprendre <i>deux</i> langues étrangères	159
6. Locuteur natif ou locuteur expert ? Devenir professeur de sa propre langue	207
7. Plurilinguisme et gestion de l'incertitude communicative : mondialisation de l'information et liberté d'expression	243
8. Du contrat linguistique comme il en est du contrat social : quelles perspectives éducatives ?	285

9. La communication de l'avenir passera-t-elle encore par la parole ?	353
Conclusion. Handicap communicatif, contrat linguistique et communication empathique	373
Annexe 1. Les dix-huit commandements linguistiques moralisateurs	379
Annexe 2. Pourquoi légiférer sur la parole n'est pas tâche aisée	381
Annexe 3. Et vous, comment parlez-vous ?	389
Remerciements	391
Bibliographie	393

## Au lecteur

**I**l ne faut pas croire tout ce qui s'écrit. Les prises de position qui semblent s'exprimer dans cet ouvrage, ainsi que leur naïveté et leurs passions, sont fictionnelles. Elles ne servent qu'à articuler le débat, à déplier la pensée. Ce que l'auteur en pense vraiment, nul ne le sait. Et tant mieux, car cela importe peu. Ce qui importe, c'est que le lecteur ne perde pas son temps, car la vie est si courte.

\*

Au sujet de l'écriture adoptée dans ce livre.

L'auteur ayant été éduqué dans un milieu psychologique que l'on pourrait peut-être aujourd'hui, de manière anachronique, qualifier de « féministe » (lequel, à l'époque, lui semblait non pas « féministe » mais simplement « normal », entendant par-là que l'égalité de traitement entre hommes, femmes et autres par les hommes, par les femmes et par les autres, à tous les niveaux de la vie individuelle et sociale, était une évidence et appliquée au quotidien — le contraire étant particulièrement choquant et rétrograde), il lui était difficile de faire totalement abstraction des débats<sup>1</sup> — en France — sur le choix du « il » plutôt que du « elle », « il/elle », « elle/il », « il et elle », « elle et il », « il ou elle », « parfois il parfois elle », « iel », « eil », « lie », « lei », « l'être », ou autre forme géométrique ou symbole visuel humanoïde destiné à représenter un individu générique quelconque dont on n'a besoin de connaître ni le sexe, ni le genre, ni les pratiques sexuelles, ni la couleur de peau, ni la taille, ni la pointure, ni la

---

1. Pour une vision éclairée et raisonnée de la question, voir par exemple Dister et Moreau, 2020.

corpulence, ni les handicaps physiques ou intellectuels, ni les opinions politiques, ni la catégorie socio-professionnelle, ni les convictions religieuses, ni le contenu des pages Wikipédia ou Facebook, d'autant que la plupart changent avec le temps. C'est sans doute parce que l'auteur, fréquentant des langues dans lesquelles les problèmes ne se posent pas exactement dans les mêmes termes, croit fermement que les différences entre les humains, les cailloux et les étoiles sont sans doute plus importantes que celles qui nous confèrent notre individualité en société, et que, à l'échelle humaine, les inégalités éducatives et économiques reflètent sans doute de manière plus flagrante ce qui rend nos vies si difficiles, à savoir les incontournables inégalités de pouvoir, qui n'ont pas attendu le *xxi<sup>e</sup>* siècle pour faire parler d'elles. Écrire en faisant usage du « il » ne signale aucune négligence ni désintérêt. Cela ne signale rien. La question de l'écriture grammaticale est épineuse, et elle ne doit pas occulter le sujet principal de cet ouvrage, qui touche aux problématiques d'égalité, de représentativité et de responsabilisation par d'autres voies. Il remercie donc par avance les lectrices et les lecteurs sensibles à cette question de faire preuve de magnanimité en saisissant que l'usage du « il » dans ce texte est fort éloigné de tout désir de représentativité quelconque (il ne s'agit pas de saisir le réel) mais qu'il sert un usage purement générique visant tout être parlant, quel qu'il/elle/autre soit. Cette note est la preuve, s'il en est, du souci d'équité et de justice sociale cher à l'auteur, puisqu'elle attirera sur la question l'attention des lectrices, des lecteurs et des autres, en particulier celle des personnes attachées à de telles catégorisations. Elle permettra enfin de rappeler à l'ensemble du lectorat que, des générations durant, le « genre » en français, encore protégé de la fièvre de l'anglicisme, était soigneusement associé à « humain », comme dans *L'Internationale* originelle d'Eugène Pottier (1871), rassemblant, de manière scientifique et progressiste, tous les *Homo sapiens* et espèces apparentées.



## ● **Concernant les citations incluses dans cet ouvrage**

- 
- 
- Toutes les traductions de l'anglais vers le français ont
- été réalisées, très modestement, par l'auteur, sans autre
- prétention que celle d'en faciliter la compréhension
- pour le lectorat francophone. Toutes les citations sont
- référencées selon leur édition d'origine : les erreurs
- d'interprétation étant au cœur de la thématique de
- cet ouvrage, nous invitons le lecteur à se référer à la
- citation d'origine pour tout usage précis et fidèle.
-



## Introduction

### Parler, une évidence ?

**D**e la démocratie. Dans la plupart des sociétés économiquement, scientifiquement, socialement et militairement modernes, la valeur positive de la démocratie semble inébranlable. Elle repose ici sur un mot, « démocratie », dont l'étymologie nous transporte en Grèce antique, et plus précisément sur les pas du stratège athénien Périclès (v<sup>e</sup> siècle avant J.-C.). La démocratie, c'est-à-dire le commandement partagé, renvoie au gouvernement par le peuple, ou encore, dans les termes du cinquième alinéa de l'article 2 de la Constitution de la République française (1958), « le gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple », reprenant ainsi une formule notoirement employée par le président américain Abraham Lincoln (1809-1865) dans son discours de Gettysburg (1863), alors que la guerre civile américaine déchirait le pays sur fond d'interrogations profondes vis-à-vis de l'esclavage et de la liberté des individus. Le discours de Lincoln s'ouvrait de la manière suivante : « Il y a 87 ans, nos pères mirent au monde, sur ce continent, une nouvelle nation, conçue dans la Liberté, et consacrée à l'idée que tous les êtres humains ont été créés égaux. » Ainsi, derrière le concept de démocratie, un socle fondamental : la liberté. Qu'est-ce donc que la liberté ?

Voici ce que nous en disait le talentueux humoriste franco-belge Raymond Devos (1922-2006) <sup>1</sup> :

La liberté  
 Les gens veulent leur liberté.  
 Qu'est-ce que la liberté ?  
 La liberté, c'est de faire ce que l'on veut.  
 Seulement, voilà, la plupart des gens ne savent pas ce qu'ils veulent.  
 Alors, lorsqu'au nom de la liberté qu'ils réclament, on leur dit :  
 — Mais qu'est-ce que vous voulez au juste ?  
 Ils ne savent que répondre :  
 — La liberté !

Qu'en est-il de la liberté de parler ?

## PARLER : UN DROIT, UN DEVOIR OU UNE LIBERTÉ ?

En tentant d'expliquer à ma fille les vertus de l'autodiscipline dans la quête du succès scolaire, dans un contexte de pandémie mondiale, de confinement et d'éducation à distance en 2020, je m'essayai aux bons mots : « Les gens pensent que la liberté c'est de ne pas avoir de chef ; mais ils se trompent... En fait, la liberté, c'est d'être son propre chef. » C'est-à-dire le plein exercice de son libre arbitre en reconnaissant l'existence et la liberté des autres, en acceptant la société telle qu'elle est, avant d'envisager, si on le souhaite, de vouloir la modifier.

Il en est, dès lors, de la liberté de s'exprimer, et plus précisément de parler, comme il en est des autres : elle doit s'exercer sous le contrôle de celui qui en bénéficie, en s'abstenant d'empiéter sur celle des autres. Mais contrôlons-nous vraiment ce que nous disons ? Savons-nous vraiment maîtriser nos paroles ? Leur forme, leur portée et leurs effets ? En d'autres termes, savons-nous vraiment parler ? Ou usons-nous simplement de mécanismes hérités de nos géniteurs qui nous permettent tout aussi bien de convaincre les foules et de jacasser à tort et à

---

1. R. Devos, *Répons de mots*, Paris, Le Cherche Midi, 2007, p. 153-154.

travers que d'ouvrir la bouche dès qu'une émotion ou une idée quelconque nous traverse le corps et l'esprit ? Devons-nous vraiment parler autant et comme nous le faisons ?

Comme le faisait remarquer l'un des pères de la linguistique américaine, Leonard Bloomfield (1887-1949), nous ne prêtons que très peu d'attention à la manière dont nous employons nos facultés linguistiques :

Le langage joue un grand rôle dans notre vie. Sans doute à cause de son caractère familier, nous n'y prêtons que rarement attention, le tenant pour acquis, comme nous le faisons pour la respiration ou la marche. Les effets du langage sont remarquables et incluent une grande partie de ce qui distingue l'être humain des animaux, mais le langage n'a aucune place dans nos programmes éducatifs ou dans les spéculations de nos philosophes. (Bloomfield, 1933, p. 3.)

Nous aimons pourtant tellement nous distinguer des autres espèces, que nous considérons si primitives, qu'elles aboient, qu'elles miaulent, qu'elles braient ou qu'elles piaffent. Nos paroles sont-elles si différentes ? Sommes-nous réellement linguistiquement bien plus sophistiqués ? Le phonéticien Fernand Carton (1921-2019), natif de Roubaix et spécialiste des parlers picards, écrivait dans son manuel d'introduction à la phonétique française (Carton, 1974, p. 204) : « Bien prononcer, ce n'est pas du snobisme ! C'est d'abord être intelligible et clair. Que de bafouilleurs ! Combien peu savent lire à haute voix ! »

Il y a, à vrai dire, dans cette remarque, plusieurs éléments : la prononciation, le positionnement social, l'intelligibilité, la littérature. Contentons-nous de suivre l'élan de F. Carton et de lui donner encore davantage d'ambition : « Bien parler, ce n'est pas du snobisme ! »

La réplique ne se fera pas attendre : qu'est-ce donc que « bien parler » ? Et peut-on accepter de s'entendre dire que l'on parle « mal » ?

Peu d'hésitation, pour nombre d'entre nous, à reconnaître que l'on « chante mal », « danse mal », « cuisine mal », « joue mal de la cornemuse », voire même que l'on « conduit mal » ou que l'on « embrasse mal ». Plus difficile en revanche de juger que l'on

« marche mal » (même si l'on dit parfois que l'on se « tient mal » au sens propre ou figuré), ou que l'on « bouge mal » sa main droite ou sa paupière gauche. On s'oriente alors vers le domaine médical et la pathologie : « j'écoute mal » (problème d'attention), « j'entends mal » (perte d'audition), « je respire mal », « je transpire mal » ...

*Quid*, alors, de « je parle mal » ? Notre réticence, sans doute, provient de ce que la parole n'est pas qu'affaire de forme, mais également affaire de fond. On accepte, pourtant, de s'entendre dire que l'on « écrit mal » : qu'il s'agisse de forme, dans la manipulation manuelle du stylo, et ceci parmi les professions les plus respectées (la fameuse ordonnance illisible du docteur), ou qu'il s'agisse même de fond, lorsque nos écrits manquent de style ou de contenu. Ainsi va-t-on à l'école pour apprendre à écrire, ainsi décerne-t-on des prix littéraires à ceux qui savent « bien écrire ». La parole échappe-t-elle donc à tout cela ? Modifier son écriture cursive et modifier sa prononciation, est-ce si différent ? L'un des avantages, si l'on peut dire, de la question, est qu'elle transcende les querelles internes à notre espèce : quels que soient nos attributs physiques (pigmentation cutanée et capillaire, sexe, taille, constitution physiologique), psychologiques (genre, caractère), culturels (rites et comportements) et sociaux (pratiques et catégorisation), la capacité de parole est l'un des facteurs distinctifs de notre espèce, commun à tous les êtres humains, à travers les différentes langues du monde. En cela, il nous rassemble, nous rappelle à notre humanité en nous distinguant des cailloux, des poux et des choux, et peut donc être discuté de manière relativement universalisante, sans trop s'inquiéter de verser aux malheurs des uns ou aux stratagèmes des autres, dans la valse tragique des offensants et des offensés de ce début de XXI<sup>e</sup> siècle.

## GENÈSE

Ceci nous conduit à la genèse de cet ouvrage.

Nous avons tous, à un moment ou un autre, tenté d'apprendre une langue étrangère, par choix, ou par obligation. L'anglais,

l'allemand, l'espagnol, le russe, l'italien, le chinois, l'arabe, le nahuatl, le japonais, l'espéranto. Nous avons tous rencontré des « étrangers » qui parlaient « mal » notre langue. Peut-être avons-nous même eu l'occasion de les aider à mieux l'apprendre. Ceux qui ont des enfants scolarisés, quant à eux, aspirent, en général, à ce que leur progéniture ait un avenir plus radieux que leur propre passé et espèrent que leur scolarisation les y aidera, notamment en les rendant capables de parler et de comprendre des langues « étrangères » (parfois liées à leur histoire familiale, à la situation de leur région, voire de leur pays).

Que l'on soit parent ou enseignant, on souhaite généralement que, lors de l'apprentissage, les étudiants apprennent à « bien » parler la langue en question : une grammaire « correcte », un vocabulaire « adéquat », une « bonne » prononciation. Bien sûr, les jeunes (et moins jeunes) enseignants qui souhaitent sortir des sentiers académiques et offrir à leurs élèves « la vraie vie », soit pour les motiver, soit pour leur éviter des déceptions ou des tracas, s'empresseront de leur enseigner les expressions du quotidien les plus fréquentes et les moins élégantes. Le professeur de français langue étrangère pourra ainsi, s'il le souhaite, enseigner injures, argots, verlan, mots passe-partout comme « truc » et « machin », ainsi que les marqueurs discursifs tels que « ouais », « bof », « genre », « putain ». Il pourra présenter à ses élèves des expressions qu'ils pourront rencontrer sur leur chemin (« t'as pas une clope ? »), sans forcément aller jusqu'à ouvrir la boîte à lexicque urbain<sup>1</sup> contenant des termes tels que « keum » (mec, homme), « marave » (bagarre, rixe) en passant par « poucave » (mouchard, délateur) et tout le vocabulaire des tabous, de la violence, de l'illégalité et des invectives que l'on peut proférer avec ou sans insanité. Ainsi nos studieux apprenants de français pourront asséner bien fort : « Putain, le mec y s'est cassé la gueule grave » au lieu de faire la joie de leurs camarades en s'exclamant : « Oh, l'homme est tombé » ou encore : « Diantre, le

---

1. Pour en avoir un aperçu, des frissons, du dépit, de la consternation ou des souvenirs, aussi exaltants que blafards, consulter par exemple le « Lexique de la zone » : <https://www.dictionnairedelazone.fr/>.

monsieur a lourdement chuté » (certains penseront qu'il parle comme un livre, d'autres penseront à lui voler son portefeuille car, s'il s'exprime si élégamment, c'est qu'il doit être riche). Certains loueront ses compétences de locuteur « natif » (à condition que la prononciation ne trahisse pas d'« accent étranger », lequel pourrait affecter sa compréhensibilité) : il parle « mal », mais il parle « vrai ». Certains diront « il parle jeune », mais il suffit de tendre l'oreille pour s'étonner de l'âge des jeunes du jour — tous âges confondus. D'autres diront « il parle vulgairement », mais il suffit de tendre l'oreille pour s'étonner de la vulgarité des gens du jour — toutes classes sociales confondues. La vulgarité peut avoir un certain charme, un certain pouvoir, une réalité certaine, elle peut faire rire, on peut l'encenser, elle peut être « vraie ». Mais elle n'est pas absolue. Et si élégance et vulgarité peuvent ne pas être en complète contradiction, il y a suffisamment de bonnes âmes qui auront la sincérité de savoir les distinguer<sup>1</sup>. Quant à la vérité des usages, elle serait donc moins élégante que celle des manuels de langue.

Inutile de signaler que nous passons ici totalement sous silence la question des contextes, des registres et des styles, de manière à pouvoir forcer le trait.

La question n'est pas : comment parlons-nous ? La question est : comment voulons-nous parler<sup>2</sup> ? Ou encore : comment voulons-nous que nos enfants parlent<sup>3</sup> ? Et pour notre apprenant de langue étrangère, qui n'est généralement malheureusement pas en mesure d'« apprécier » la valeur sociostylistique de ce qu'il dit comme l'est le locuteur natif (« Suis-je en train de parler comme un papi guadeloupéen, un avocat marseillais, un maraîcher picard, un député parisien ou un ado alsacien de 15 ans ? »), la question est la suivante : que dire, et comment le dire ? C'est la

---

1. Si le terme « élégance » ne convient pas au lecteur, il pourra le remplacer par « sophistication », « éducation », « attention aux autres sans préjugés », « candide pureté », « intelligence sociale sans amertume ni traumatisme » ou tout autre terme qui lui permettra de saisir sans cynisme belliqueux ce qui est en jeu dans ce paragraphe.

2. En évitant des réponses du type : « Je veux parler comme je parle »...

3. En évitant des réponses du type : « Ils parleront comme ils parleront »...



question qu'il pose à son professeur, lorsqu'il souhaite s'exprimer dans une langue qui « n'est pas la sienne ». Une fois passées les saveurs croustillantes des expressions interdites et du parler du combattant, on en revient, en général, au code partagé par le plus grand nombre lorsqu'il s'agit de se faire une place respectée et responsable dans la société, et l'on désire alors sinon « bien parler », du moins « parler correctement » (nuance qui reste évidemment à définir...).

Si cela est vrai du professeur de langue étrangère et de ses étudiants, qu'en est-il des autres ? Les parents et les enfants ? Les formateurs et les apprentis ? Les stars des médias et leurs téléspectateurs-auditeurs ? Les « influenceurs » et leurs « suiveurs » ?

Contrairement à l'apprenant de français qui, dans son pays, n'accède à la langue de Victor Hugo qu'une fois par semaine, lorsque, dans sa salle de classe, il suit avec attention, en essayant de la reproduire, la manière dont son enseignant prononce, avec une louable attention pédagogique, cette belle langue dont il s'est entiché, le Français qui réside dans l'Hexagone navigue, du matin au soir, dans un bain linguistique intarissable, à la surface duquel tourbillonnent différents parlers, différentes parures. Subissant diverses influences (ses parents, les médias, ses amis), sa manière de parler va refléter celui qu'il est, et ce qu'est sa vie. Et tout le monde s'habitue à tout, et tout le monde trouvera cela normal : untel aura l'accent du Midi, untel une voix éraillée, untel mangera ses mots, untel manquera toujours de politesse, untel parlera toujours très lentement, untel aura un ton cassant, untel aura des « tics de langage », untel sera immédiatement reconnaissable à la radio, untel parlera différemment en début et en fin de soirée. Et il en est ainsi de la vie « normale » des langues, c'est-à-dire ce que l'on entend au quotidien.

La situation change radicalement lorsque l'on s'extrait de ce bain linguistique pendant suffisamment longtemps, et plus encore lorsque l'on enseigne la langue en question. Soudainement, les paroles ne sont plus anodines. Subitement, chaque mot, chaque inflexion a son importance. Subrepticement, on se surprend à observer, écouter, apprécier, plus ou moins positivement ou négativement, chaque énoncé qui parvient à nos oreilles.

On observe également les réactions qu'elles déclenchent : les siennes, celles des autres, du sourire à l'amertume, en passant par la complicité, le ressentiment, voire l'altercation ou la gratitude. Un peu comme ces expatriés qui redécouvrent leur pays, on redécouvre la langue qui l'accompagne. Généralement avec bonheur, parfois avec dépit. On souffre alors d'« impatiation linguistique », et on se sent presque comme des « étrangers linguistiques », légèrement décalés. Et l'on remarque les changements : on parlait de « processus », aujourd'hui on entend « process » ; on disait « affecté », aujourd'hui on entend « impacté » ; on entendait parfois « du coup », on l'entend à présent tout le temps. Ce statut d'étranger nous en confère un autre : celui d'observateur. Des observations découlent naturellement des réflexions : sur la manière de parler des gens, d'abord, sur leur contenu, ensuite, sur leurs effets sociaux, éducatifs et économiques, enfin. Quasi politiques. Et l'on en vient à se demander si certains des troubles qui déchirent nos sociétés et meurtrissent nos individus ne sont pas en partie générés par notre incapacité à « mieux communiquer ».

Le mot est lâché : « communication ». Fort en banalité, aucun intérêt...

En fait, si.

À condition de ne le traiter ni comme un sujet de « développement personnel », ni comme un sujet de « communicant ». Mais plutôt comme un mécanisme fondamental de notre fonctionnement social, dont les ramifications politiques, économiques et militaires expliquent peut-être pourquoi le sujet n'est pas traité de façon bien plus sérieuse et bien plus scientifique dans les programmes scolaires, de la maternelle à l'université. C'est en partie à cela qu'espère servir cet ouvrage.

Nous n'imaginons pas un instant avoir la prétention de pouvoir expliquer au lecteur ce que « parler bien » ou « bien parler » veut dire, et encore moins celle de dire « ce qu'il faut dire » ! Chacun est — vive la démocratie — libre de ses paroles, tant dans la forme que le fond. Cela signifie-t-il pour autant que celles-ci sont toujours justes, appropriées et constructives ? Nous n'imaginons pas un instant jouer aux néo-moralisateurs ou aux « yakafaucons » (« il n'y a qu'à faire ceci, il faut qu'on fasse cela »).

Cela signifie-t-il pour autant que l'on ne doit pas partager ses analyses et ses perspectives ? Nous savons bien que « tout est relatif », et qu'il « faut de tout pour faire un monde ». Nous en connaissons, tant d'abjects et pervers beaux parleurs que de lumineux et adorables bafouilleurs, qui confortent le dicton selon lequel « l'habit ne fait pas le moine ». Nous en aimons, des gens qui « parlent mal », et en abhorrons, des gens qui « parlent bien ». Et nous la connaissons bien la réplique de ceux qui défendent ce qu'ils sont et qui ils sont parce qu'ils sont « comme ça » et que c'est « comme ça ».

Nous croyons pourtant en la possibilité de choisir notre destin, et nous croyons en la possibilité de nous transformer. Nous croyons en une forme d'évolution au temps court. Et même si nous ne pouvons pas tant nous changer, nous pouvons au moins le vouloir et nous y essayer. À refuser de vouloir être mieux, à refuser de vouloir se transformer, ne risque-t-on pas de refuser de grandir, de mûrir, et finalement de végéter ? Le mieux est l'ennemi du bien, dit-on. Encore faut-il le définir.

Dans les lycées de France, les cours d'histoire et de philosophie faisaient découvrir à leurs élèves la « crise de la conscience européenne ». De quoi s'agissait-il ? De la Première Guerre mondiale ? De la Seconde ? En réalité, il s'agissait du titre d'un ouvrage (1935) de l'historien et académicien français Paul Hazard (1878-1944) qui traitait de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle (1680-1715) et dont la préface débutait ainsi :

Quel contraste ! Quel brusque passage ! La hiérarchie, la discipline, l'ordre que l'autorité se charge d'assurer, les dogmes qui règlent fermement la vie : voilà ce qu'aimaient les hommes du dix-septième siècle. Les contraintes, l'autorité, les dogmes, voilà ce que détestent les hommes du dix-huitième siècle, leurs successeurs immédiats. Les premiers sont chrétiens, et les autres anti-chrétiens ; les premiers croient au droit divin, et les autres au droit naturel ; les premiers vivent à l'aise dans une société qui se divise en classes inégales, les seconds ne rêvent que d'égalité. Certes, les fils chicanent volontiers les pères, s'imaginant qu'ils vont refaire un monde qui n'attendait qu'eux pour devenir meilleur : mais les remous qui agitent les générations successives ne suffisent pas à expliquer un changement si rapide et si décisif. La majorité

des Français pensaient comme Bossuet ; tout à coup, les Français pensent comme Voltaire ; c'est une révolution.

Qu'en est-il aujourd'hui ?

## STRUCTURE

L'ouvrage, articulé en neuf chapitres, entraîne le lecteur dans sa problématique à l'aide de plusieurs questions centrales, dont les tournures provocatrices ne visent qu'à aguicher les consciences : « Communiquons-nous vraiment ou sommes-nous des handicapés communicationnels ? » « Être reconnu dans le monde : parler bien, parler fort, ou parler peu ? » ; « La norme en langue première : devons-nous tous parler de la même manière ? » ; « La variation en langue première : pouvons-nous échapper à notre manière de parler ? » Il explique en quoi la « parole » se situe au cœur de la communication humaine et en quoi les sciences du langage et les sciences cognitives offrent une fenêtre partiellement protégée des biais idéologiques pour traiter de la question de la gestion de l'information entre les individus.

Après un rappel des fonctions essentielles de l'acquisition de la parole dans la constitution de l'individu social, des premiers rythmes perçus naturellement à l'état de fœtus au développement travaillé des capacités rhétoriques des professionnels de la parole, il aborde une distinction parfois négligée, dont les conséquences sociales sont pourtant flagrantes : celle entre parole privée et parole publique, en tenant compte de son évolution récente à travers les réseaux de communication dits « sociaux ». Cette évolution permet d'éclairer le nouveau format de certaines des caractéristiques ancestrales de la parole publique, à savoir la recherche d'évaluation sociale positive — parler pour être aimé — ainsi que son pouvoir d'orientation sur les décisions et les comportements de son audience — parler pour influencer. La question du modèle dans la communauté de parole est posée, en déclinant la notion de norme sous trois angles :

- politique, *via* la notion de norme prescriptive,
- linguistique, *via* celle de norme descriptive,
- cognitif, en liant norme, normalité, régularité et stabilité.

Pendant naturel de la norme, la variation langagière est alors mise en avant, sous l'angle de la linguistique de corpus : le sujet est sobrement traité de manière à éviter les positions militantes extrêmes, chantres de la diversité ou du purisme, car l'objectif est précisément de montrer en quoi la réalité sociale ne peut être confinée ni à l'une ni à l'autre, si l'on accepte de tenir compte, très pragmatiquement, du lien entre variation et identité, d'une part, et de son impact social, d'autre part.

L'une des facettes originales de l'ouvrage s'esquisse alors : afin de pleinement apprécier la valeur des chantiers à mener sur le plan de la communication nationale, un passage par la communication internationale est requis. Des suggestions sont émises : « du monolingue au polyglotte : pourquoi apprendre non pas *une* mais *deux* langues étrangères (si possible très différentes) » ; « locuteur natif ou locuteur expert ? Pourquoi nous devrions tous être professeurs de langues, en particulier de la nôtre » ; « plurilinguisme et gestion de l'incertitude communicative : expertise internationale, mondialisation de l'information et liberté d'expression ». Le lecteur prend ici de la distance : la plongée dans les fonctions des langues étrangères, par-delà les limites de la traduction, passe par trois phases : de la mise en perspective qu'offre l'étude de deux — et non d'une — langues étrangères à la gestion du couple perception-production dans l'apprentissage jusqu'aux limites de l'acquisition strictement linguistique coupée de son cadre pragmatique et socioculturel. Le mythe du locuteur natif comme détenteur d'une maîtrise et d'une connaissance parfaites de sa langue est mis à plat, interrogeant de ce fait la définition du locuteur « expert ». Face à ce profil idéal sont placés les usages quotidiens contemporains, dont les évolutions et les imperfections permettent de mettre en relief les limites de nos capacités de locution. Le lecteur est ensuite convié à s'extirper du carcan de sa communauté linguistique et à examiner en quoi la mondialisation des échanges oblige à envisager autrement le plurilinguisme et les compétences requises pour être acteur

de l'internationalisation dans tous les domaines. Une attention particulière est portée aux conséquences de la mondialisation, notamment numérique, sur le traitement et la réception des informations issues d'univers sociolinguistiques différents et les biais qui s'y appliquent, avec des implications non négligeables pour le traitement moderne de la « liberté d'expression » et de son apprentissage.

Les arguments sont posés, les implications sont prêtes à poindre : « du contrat linguistique comme il en est du contrat social : quelles perspectives éducatives ? ». En filant les analogies autour de la liberté d'expression, et en affirmant que le comportement linguistique peut être pleinement assimilable à un comportement physique, cognitif et social comme un autre, l'ouvrage tente de formuler quelques recommandations éducatives. Il plaide pour une explicitation du contrat linguistique qui permettrait de maintenir le contrat social sur lequel reposent nos sociétés, et suggère ainsi la mise en place d'une éducation non seulement à la parole mais également au silence. Reprenant l'élan évolutionniste à l'origine même de ce volume, la dernière question posée — « la communication de l'avenir passera-t-elle encore par la parole ? » — rejoint, avec une audace de circonstance, la perspective historique prospective du premier chapitre, en s'interrogeant sur l'évolution de notre environnement, non seulement communicatif mais également écologique et humain. Il pose les prémices d'une réflexion sur ce que pourrait être la communication dans un monde meilleur ou dégradé.

Ce livre, malgré les bonnes intentions de son auteur, est pavé de truismes, comme l'enfer, dit-on, est pavé de bonnes intentions. Ses lecteurs, dans leur diversité, sauront en apprécier ce qu'ils y trouveront d'appréciable.

## À QUI S'ADRESSE CET OUVRAGE

Cet ouvrage s'adresse en priorité aux étudiants et aux professionnels de domaines impliquant de forts mécanismes de communication (journalisme et métiers de l'édition, sciences politiques et relations internationales, sciences de l'information

et de la communication, sciences de l'éducation, sciences du management humain, études médiatiques et artistiques, psychologie, sociologie, droit, histoire, lettres, enseignement des langues, formation professionnelle) mais souvent privés de formation solide en sciences du langage. Il repose sur l'idée naïve que toute activité humaine peut être améliorée par une réflexion sur l'activité en question. Or, le don de parole étant inné, il est généralement assez rare — hormis chez les orateurs professionnels — d'être amené à finement analyser ses propres modes de communication, en particulier ses limites communicatives. Autant est-il courant de porter une attention soutenue à son apparence physique (vêtements, accessoires, postures), autant l'est-il moins, chez le commun des mortels — du moins hors de certaines sphères, en particulier politiques — de réfléchir un tant soit peu à la manière dont nous marchons ou dont nous ouvrons la bouche en répondant au téléphone. Il est en de même de la parole : les adultes n'en ont plus le temps, l'envie ou la flexibilité ; les enfants apprennent avant tout à écrire. Qui donc a le loisir de s'interroger finement sur ses paroles, tant sur le fond que sur la forme, et surtout sur la manière dont elles ont été, sont ou seront perçues, par ses interlocuteurs ? Et à quoi bon ?

Justement.

À l'heure où chacun peut prendre la parole, à l'oral ou par écrit, dans l'espace médiatique public, national ou international, *via* les réseaux ou les médias traditionnels, la question est plus sérieuse qu'il n'y paraît.





## La communication : un handicap pour tous ?

**C**ommuniquer : le propre du vivant. Des êtres humains, mais aussi des autres espèces : des abeilles (Von Frisch, 1946), des éléphants (Langbauer, 2000), voire des arbres, si l'on considère que des relations comportementales et causales entre ces derniers et certains réseaux de champignons mycorrhiziens existent, apparentant, par exemple, les transferts de signaux biochimiques à une forme de communication (Gorzela *et al.*, 2015 ; Simard, 2018).

Les arbres communiquent-ils ? En réalité, comme le souligne l'un des spécialistes contemporains de l'évolution du langage, il convient de ne pas confondre tout système de communication, notamment ceux des animaux, et systèmes linguistiques complexes tels que ceux des langues naturelles (français, anglais, japonais...) employées par les humains :

Tous les animaux communiquent, mais tous les systèmes de communication ne constituent pas des exemples de langage. Une amibe sociale unicellulaire sur une bûche en décomposition sécrète des substances chimiques qui attirent d'autres amibes pour s'assembler et se reproduire sexuellement. Un oiseau mâle chante du haut de la cime d'un arbre au début du printemps pour attirer une compagne et défendre son territoire. Un écureuil terrestre femelle produit un sifflement haut perché pour avertir sa progéniture de la présence au loin d'un coyote. Un chien déverse soigneusement son urine sur chacun de ses nombreux repères pour marquer son territoire. Un couple de grues s'engage dans

une « danse » élaborée, avec des mouvements synchronisés, pour affirmer et afficher leur lien de couple. Une araignée mâle, dont la taille est le dixième de celle de la femelle, fait soigneusement vibrer la toile de sa femelle suivant un rythme propre à son espèce afin de l'encourager à s'accoupler avec lui plutôt que de le dévorer. Un chimpanzé, découvrant un arbre chargé de fruits mûrs, émet un hululement haleté rauque et de longue portée pour attirer ses pairs. Un groupe d'humains produit une vocalisation saccadée appelée rire, qui leur permet d'affirmer leur lien social. Nous pourrions allonger cette liste indéfiniment. Tous ces comportements sont des formes de communication animale, mais aucun n'est du langage à proprement parler. (Fitch, 2010, p. 173.)

Il faut donc s'accorder sur ce que l'on entend par « communication », avant de nous pencher sur le rôle fondamental que joue la « parole » dans les mécanismes de communication humaine.

## COMMUNICATION, INFORMATION ET ENTROPIE

Bien que nous soyons douloureusement ébouriffés par les amnésies générationnelles successives qui entraînent chaque portée de jeunes esprits à immanquablement réinventer la roue et les guerres, nous ne pourrions ici pousser les portes de la Grèce antique, ni énumérer les patronymes des illustres savants (Goldsmith et Laks, 2021) qui, depuis la nuit des temps, se sont penchés sur la définition et la modélisation de la communication (Borrell et Nespoulous, 1973), à tous les niveaux envisageables. Nous nous arrêterons simplement sur une notion essentielle, sans laquelle la compréhension des processus communicatifs semble improbable : l'information. Et comme il en est de ces notions polysémiques employées tant dans les discours techniques que dans les bavardages incohérents, nous nous attacherons à l'aborder à travers l'idée directrice d'une théorie notoirement développée par le mathématicien américain Claude Shannon (1916-2001) avec l'aide de son collègue Warren Weaver (1894-1978) dans le cadre du développement technique de la cryptographie et des systèmes de télécommunication à la sortie de la Seconde Guerre mondiale, celle de la communication de l'information (Shannon, 1948 ; Shannon et Weaver, 1949).

L'enjeu, pour les chercheurs de l'époque, était d'assurer la reconnaissance optimale du message transmis par ces systèmes et, donc, de minimiser l'incertitude du côté du destinataire. Dans une approche probabiliste, il fallait donc s'assurer que la probabilité de réception erronée soit proche de zéro, ou encore réduire l'incertitude relative à la réception certaine de l'information. Conscient des dangers et des abus des tentatives de transferts terminologiques, voire conceptuels, des sciences de l'ingénieur vers les sciences humaines et sociales, en particulier « postmodernes » (Sokal et Bricmont, 1997), nous ne nous aventurerons pas davantage à vouloir témérement emprunter aux mathématiques ou à la physique, et ne nous attarderons pas davantage sur des questions comme celle du rapport entre mesure de l'incertitude d'une part et information à proprement parler d'autre part. En revanche, nous retiendrons l'idée que l'on peut envisager la communication comme un mécanisme visant à réduire l'incertitude sur l'information, voire l'information elle-même comme réduction de l'incertitude (sans forcément devoir la définir de manière mathématique pour ce qui nous concerne)<sup>1</sup>.

Une telle approche ouvre l'épineuse question du rapport entre information et savoirs, puisque c'est sur eux que porte l'incertitude : concernant notre environnement spatiotemporel immédiat, passé, futur, proche ou lointain, concret ou abstrait, naturel ou culturel, ainsi que l'ensemble des éléments qui forgent notre être dans le monde et les représentations que nous nous en faisons. Savoir, c'est être certain. Être informé, c'est être certain. Communiquer, c'est devenir certain ou rendre les autres certains, à divers degrés, positifs ou négatifs. Sans ces certitudes, rien de ce que nous connaissons et faisons ne pourrait avoir lieu, puisque le futur serait, bien plus encore qu'il ne l'est aujourd'hui, totalement imprévisible, renvoyant ainsi, tant dans la théorie de la communication de l'information de Shannon que dans les sciences physiques en général (en particulier en thermodyna-

---

1. Cette interprétation n'est pas incompatible avec la conception de la communication comme transmission d'informations nouvelles rendue possible par le code partagé qu'est la langue.

mique), à la notion d'« entropie ». Ce terme, forgé en 1865 par le physicien prussien Rudolph Clausius (1822-1888) pour renvoyer au degré de dégradation de l'énergie<sup>1</sup> (Clausius, 1865) ou encore de désorganisation d'un système, telle qu'elle s'illustre par la fonte de la glace, est employé dans différents domaines, pour évoquer, de manière non technique, l'idée de « désordre ». Maximale lorsque l'incertitude (et ainsi le « désordre ») est maximale, l'entropie devient minimale lorsque l'information est absolument prévisible (et ainsi dans un système maximalelement ordonné). La stabilité du monde tel qu'on le conçoit habituellement reposerait ainsi sur son degré de prévisibilité.

On peut alors immédiatement envisager les deux versants, radieux et obscurs, d'une société utopique dans laquelle l'entropie serait minimale : tout étant prévisible, la communication n'aurait plus lieu d'être. Tout serait déjà su. Il n'y aurait donc plus d'« information » à transmettre. Inversement : une société à entropie maximale serait caractérisée par une incertitude permanente et un besoin constant d'information pour structurer le chaos et fournir à son existence une certaine forme de stabilité. Dans la première, nul besoin de parler : la communication serait immédiate. Le problème de Babel serait résolu. Dans la deuxième, tout effort de communication serait voué à l'échec : même la langue première pourrait varier drastiquement d'un locuteur à un autre, nous renvoyant ici aux origines mêmes du développement et de la stabilisation des langues naturelles.

Rien de ce qui précède n'est original : ni dans les cercles intellectuels friands, à leurs risques et périls, de métaphores scientifiques, ni dans l'éducation élémentaire en thermodynamique classique ou statistique. Néanmoins, aborder la communication humaine par cet angle, permet de saisir en quoi « la communication » telle que nous la percevons dans nos sociétés n'a rien d'une évidence. Bernés par une acquisition rapide et indolore de notre langue première, habitués, dans la plupart des

---

1. L'entropie renvoie au mouvement irréversible de la chaleur (d'un corps chaud à un corps froid), dans le cadre du deuxième principe de la thermodynamique initialement formulé par le physicien français Sadi Carnot (1796-1832).

cas, à pouvoir interagir oralement sans trop y réfléchir, aidés par l'ensemble des supports, en particulier visuels, qui nous aident à savoir de quoi l'on parle et ce qu'on en dit, comptant sur le contexte, les évidences, les routines langagières, les préconceptions et les schémas cognitifs, nous tenons habituellement la communication orale pour acquise. Loin des difficultés, relatives, posées par l'écrit, l'oral semble être à la portée de tous : je suis, donc je parle et j'écoute.

En réalité, l'examen des multiples malentendus et incompréhensions du quotidien, verbaux et non verbaux, avec leurs conséquences parfois dramatiques (des accidents d'avion aux violences conjugales), la confrontation aux langues étrangères et à leurs univers socioculturels (sources de chocs interculturels, d'échecs professionnels, de conflits sanglants, ou d'appréciation de son propre degré d'archaïsme), ainsi que l'analyse des mécanismes linguistiques, psychologiques et sociaux de la communication entre individus de même communauté ou de communautés différentes (« il ne parle pas comme nous, il est du village d'à côté, il faut s'en méfier »), révèlent qu'il n'en est rien.

## APPRENDRE LA PAROLE ET CROIRE LA MAÎTRISER ?

Si l'apprentissage de la parole s'apparente, d'un certain point de vue, à celui de mouvements complexes tels que la marche (on marche sans y penser, on peut même courir, sauter ou boîter), l'illusion de la communication maîtrisée est liée à celle de l'identité du locuteur « natif » qui, se considérant « natif », parle « sa » langue et en maîtrise la communication orale. Ce faisant, le locuteur natif se conçoit capable d'exprimer oralement ce qu'il pense et tient pour acquis, dans la plupart des cas, que sa pensée sera fidèlement transmise, reçue et comprise par son interlocuteur grâce à son expression orale. La responsabilité des malentendus est généralement attribuée à l'interlocuteur.

Malheureusement, comme nous le savons tous, pour l'avoir vécu ou observé, la réalité n'est pas aussi simple. Les locuteurs bilingues ou plurilingues, majoritaires sur cette planète, abordent également la question avec davantage de

circonspection. L'imperfection faisant pleinement partie de notre monde, et la gestion des activités de communication quotidienne devant s'en accommoder, les êtres humains ont appris à la sublimer, afin d'y survivre. Tout est question de degré et de tâches à accomplir. Certaines situations s'en accommodent toutefois moins bien que d'autres : si les approximations sont acceptables lorsqu'il s'agit de conversations anodines, il en est autrement des mesures techniques, des comptes, des vies humaines ou des choix politiques et militaires.

La prise de conscience de la faiblesse de nos moyens de communication naturels s'impose à nous en langue étrangère : de locuteur « natif » on se retrouve subitement locuteur « impotent ». On ressent alors l'importance de la maîtrise de la parole dans la gestion de la vie quotidienne. Une expérience que subissent aussi ceux qui, dans leur langue première ou l'une de leurs langues nécessaires, souffrent d'un accident ou d'une pathologie qui les rend incompréhensibles ou inaptes à comprendre les autres aisément. Des tâches jusqu'alors perçues comme d'une facilité déconcertante deviennent soudain redoutablement ardues. Malgré le savoir-faire dont on peut se prévaloir dans d'autres langues, d'autres tâches, d'autres contextes, on se retrouve dès lors incapable d'accomplissement. Un statut d'handicapé communicationnel (Nespoulous et Virbel, 2004) qui non seulement affecte la réalisation des tâches du quotidien, mais finit aussi par créer une situation d'isolement et bien souvent de dépendance sociale. Le degré de handicap peut être sévère : il ne s'agit pas d'un mot erroné ou d'une conjugaison bancal. Il s'agit de l'ensemble des éléments (de la prononciation d'une voyelle à un marqueur discursif particulier) qui vont conduire notre interlocuteur à se forger une représentation complexe, correcte ou erronée, de notre intention : identité (*qui*), contenu (*quoi*), finalité (*dans quel but*), modalité (*sous quelle forme, y compris émotionnelle*) et relation (*avec l'interlocuteur et le contexte*).

Si tout ceci semble évident en langue étrangère comme en pathologie du langage, il paraît en fait, de manière naïvement contre-intuitive, que nous pouvons tous être considérés, selon les situations, comme des handicapés communicationnels, et que ce que nous concevons comme communication n'est en